

ALBERT CALMETTE

1863-1933

Léon Charles Albert Calmette est né à Nice le 12 juillet 1863. Son père étant Secrétaire Général de la Préfecture, il naquit dans l'ancienne Préfecture, rue de la Préfecture, dans le Vieux-Nice, où une plaque commémorative de sa naissance est apposée. Suivant les affectations de la carrière préfectorale de son père, il passe son enfance dans différentes villes de France. Il effectue ses études primaires et secondaires aux lycées de Clermont-Ferrand, de Brest, à l'école Saint Charles de Saint-Brieuc et finalement au lycée Saint Louis à Paris. Sa mère, née Adèle-Reine Charpentier, meurt deux ans après sa naissance. Il est élevé ainsi que ses deux frères, Gaston et Emile, par la seconde épouse de son père, Marie Quiney qui l'adopta, l'éduqua jusqu'à l'âge de 10 ans et qui fut pour lui une véritable mère. Sur cette période de sa vie, Noël Bernard écrivit : « La tendre sollicitude qui entourait son enfance si fragile était bien faite pour développer cette délicatesse de sentiments, cette exquise prévenance, ce besoin d'affection qui sa vie durant, exercèrent autour de lui une action si bienfaisante, donnèrent tant de charme à ses relations ».

En octobre 1876, alors que la famille s'est installée à Brest, une violente épidémie de fièvre typhoïde éclata au lycée de Brest. Un grand nombre d'élèves furent atteints, une dizaine en moururent et les autres furent renvoyés dans leur famille. Albert tomba malade, son état alarmant fut même considéré par le médecin du lycée comme désespéré. Son père le ramène cependant à Saint-Brieuc. La maladie fut longue et pénible mais il parvint à la surmonter à force de soins et d'affection. Il ne pourra pas retourner à Brest et poursuivra ses études à l'Ecole Saint Charles à Saint-Brieuc. Bien que sa santé se soit améliorée, il ne pourra pas entrer à l'Ecole Navale et faire la carrière dans la Marine Nationale à laquelle il aspirait.

En 1881, il intègre l'Ecole de Médecine Navale de Brest où il suit pendant deux ans l'enseignement d'Armand Corre auquel il restera attaché toute son existence. Il obtient en 1883 le grade de médecin-assistant dans le Service de Santé de la Marine et embarque à Toulon sur le *Mytho* pour rejoindre le Tonkin où il participera de 1883 à 1885 à la campagne de Chine dans l'escadre de l'Amiral Courbet. D'abord affecté pendant trois mois sur le vaisseau amiral, *La Victorieuse*, il est ensuite en poste sur le cuirassé *La Triomphante*, pendant 18 mois. Il rencontre à Hong-Kong le Docteur Patrick Manson, médecin anglais, qui a découvert le rôle du moustique *Culex Pipiens* dans la transmission de la

Filaire de Bancroft à l'homme. Il reçoit son ordre de rapatriement le 5 mai 1885 et arrive à Marseille le 29 juin, après une visite impromptue de l'Égypte en raison d'une drague coulée accidentellement dans le canal de Suez. Il passe alors trois mois de vacances dans les Côtes du Nord, près de Lamballe, où son père a pris sa retraite, dans une jolie propriété appelée l'Hermitage, avant de rejoindre l'Hôpital Maritime de Cherbourg.

De retour à Paris pour terminer ses études de médecine, il soutient sa thèse, inspirée de sa rencontre avec Manson, le 6 juillet 1886 « *Etude critique sur la pathogénie des maladies tropicales attribuées à la filaire du sang humain* ». Le 15 juillet 1886, Calmette est promu médecin de 2^e classe de la Marine. Le 28 juillet, lui parvient l'ordre d'embarquer le 1^{er} septembre sur le navire de transport *Ariège* à destination du Gabon où il séjournera du 6 octobre 1886 au 4 novembre 1887. Lors de l'escale à Dakar, le Docteur Balay et M. de Chavannes, collaborateurs de Savorgnan de Brazza, lui réitèrent la proposition de Brazza de créer un institut de recherche sur les maladies tropicales au Congo. Malgré la tentation d'accepter, il décline cette offre en pensant à sa jeune fiancée Emilie de la Salle qu'il a rencontré lors d'un séjour à l'Hermitage et qu'il craint de devoir exposer aux dangers du climat équatorial.

Il prend tout d'abord son service sur le navire-ponton hôpital *Alceste*, mouillé en rade de Libreville, une frégate à voile, comportant un personnel de 247 hommes, l'hospitalisation y étant réservée aux Blancs. Calmette sera ensuite en charge de l'hôpital indigène à terre où il se lie d'amitié avec le Docteur Chastang. Calmette contracte le paludisme et, au cours de l'année 1887, il présentera tous les quinze jours de violents accès de fièvre. Il travaille cependant intensément et publiera en 1887, dans les Archives de Médecine, « L'hémoglobinurie d'origine paludéenne », puis en 1888, dans les Archives de Médecine Navale « La maladie du sommeil et ses rapports avec la pellagre ». Il écrit à son maître, Armand Corre : « *Je m'applaudis d'avoir eu la chance de venir au Gabon où je vois des choses de toutes les couleurs, que ma naïveté d'autrefois ne m'eût jamais permis de croire possible* ». Les décès des coloniaux sont très nombreux comme en témoigne cette phrase d'un vieux missionnaire lui faisant visiter le cimetière européen : « Voilà le jardin d'acclimatation des blancs ». Le Docteur Le Goeur, qui devait lui succéder, succombe quelques jours après son débarquement d'une fièvre bilieuse hémoglobinurique, obligeant Calmette à prolonger son séjour jusqu'à l'arrivée d'un nouveau remplaçant. Ces premières expériences le conduisent à ébaucher un plan d'action sanitaire fondé sur la collaboration des médecins et des laboratoires scientifiques.

Il quitte le Gabon le 4 novembre 1887 et rentre en France par l'*Ariège* qui arrive à Brest le 10 décembre 1887. Le 11 février 1888, il épouse à Lamballe, Emilie de la Salle. Appelé à repartir pour une nouvelle campagne lointaine, il

opte pour une destination au climat sain malgré sa rigueur et choisit donc d'effectuer un séjour de deux ans (1888-1890) à Terre-Neuve et aux îles Saint Pierre et Miquelon. Le couple embarque le 3 mars à Lorient à bord du transport *Le Drac*.

Durant son séjour à Saint Pierre, il exerce la médecine à l'Hôpital Maritime mais après son service à l'hôpital il devait par tous les temps se rendre au domicile de malades. Il sera amené à pratiquer des accouchements et même diverses interventions chirurgicales comme des amputations et des cataractes. « Ce fut une rude école et combien profitable à ma jeune expérience ». Le jour il pratique la médecine mais aussi la recherche au microscope et travaille tard la nuit au *Traité de géographie médicale et de climatologie générale du globe* auquel son maître Armand Corre avait souhaité l'associer. Il entreprend des recherches expérimentales sur le rouge de morue. Il démontre que l'affection, due à un microcoque, est transmise par le sel utilisé pour la conservation du poisson. Il est privé de l'antériorité de sa découverte par une publication en 1891 de Le Dantec dans les Annales de l'Institut Pasteur qui n'apporte cependant aucune preuve de la transmission par le sel. A l'instigation de l'administration de Saint Pierre, il publiera ses résultats en 1892. Il prend deux leçons d'anglais par semaine avec le pasteur protestant, fait une demi-heure d'escrime tous les matins. Malgré toutes ces occupations il parvient à concilier son activité avec sa vie familiale. La naissance de son premier enfant Georges en octobre 1888 apporte de grandes joies dans son foyer qui seront anéanties dix mois plus tard par la mort brutale de l'enfant d'un choléra infantile, qui fait de nombreuses victimes dans la population de l'île. A son départ de Saint Pierre, le 1^{er} juin 1890, il effectue un court périple dans le nord-est du Canada et des Etats-Unis, avant de rentrer sur *La Bretagne* à Bordeaux, le 22 juin.

A son retour à Paris, il demande à passer dans le corps des troupes coloniales, où il est nommé médecin de 1^{re} classe, et à effectuer un stage d'études de trois mois à l'Institut Pasteur de Paris à compter du 4 octobre 1890. Arrivé trop tard pour s'inscrire au « Grand Cours » de microbiologie du Docteur Emile Roux, celui-ci, séduit par son enthousiasme et sa formation d'autodidacte, lui permet de suivre ses leçons, lui confie un petit laboratoire et guide ses recherches. Ce sera le point de départ de relations d'estime et d'amitié entre les deux hommes qui dureront toute leur existence.

A la demande d'Eugène Etienne, Secrétaire d'Etat aux Colonies, Louis Pasteur désigne Calmette pour fonder et diriger un centre de production de vaccins et un laboratoire de recherche à Saïgon, filiale de l'Institut Pasteur. Avec son épouse, Calmette embarque le 11 janvier 1891 sur le paquebot *Natal* des Messageries Maritimes, à destination de Saïgon où ils arrivent le 7 février. La

mission qui lui était confiée était le développement d'une production locale de vaccins antivarioliques d'origine animale et la création d'un département de la rage. Malgré des difficultés initiales à se procurer des animaux, la production de vaccin antivariolique fut menée à son terme en substituant des buffles aux génisses utilisées en France. En un an plus de 500 000 vaccinations furent réalisées. Pour la vaccination antirabique, Calmette dut vaincre le scepticisme de l'administration coloniale qui jugeait le nombre de cas trop faible pour être rentable.

Calmette ne limita pas son champ d'investigation à sa seule mission première. Conscient des ravages causés par ces infections dans les pays tropicaux, il entreprit des recherches sur la dysenterie et le choléra. Il évoque le rôle joué par le bacille pyocyanique et les amibes dans la pathogénie de la dysenterie, sans pouvoir toutefois faire la part entre un rôle déterminant ou d'accompagnement. De même ses études sur le choléra et ses tentatives d'immunisation chez l'animal ne déboucheront pas sur des utilisations humaines.

Déjà en partant de France, Calmette s'était intéressé aux travaux de Koch et avait réussi à obtenir un flacon de tuberculine. Bien que les premiers essais effectués par Koch en Allemagne se soient révélés désastreux, Calmette voulut essayer la tuberculine dans des affections proches de la tuberculose comme le lupus tuberculeux et une forme cutanée et muqueuse de lèpre, mais ce fut, de son propre aveu, un « fiasco thérapeutique » complet.

Ses résultats dans la mise au point et l'utilisation de la sérothérapie des envenimations de serpents furent en revanche couverts de succès. Durant la mousson, le delta du Mékong connaît une invasion de serpents venimeux, en particulier de Cobras et de Najas. Après avoir tenté vainement d'obtenir un état de résistance par l'injection de venins chauffés, Calmette s'orienta vers la sérothérapie provenant d'animaux inoculés. Sur le modèle des sérums antidiphthériques et antitétaniques, il développa un sérum antivenimeux polyvalent qu'il eut l'occasion de tester sur lui-même, à Lille, en 1901, à la suite d'une morsure de cobra lors d'une manipulation au laboratoire. Il en guérit mais perdit la phalange de son annulaire droit du fait d'une surinfection.

Dans la grande tradition des travaux pastoriens tels que l'étude de la fermentation de la bière menés à Lille par Pasteur lui-même, Calmette apporta une contribution à l'économie locale par une étude de deux types de fermentation. L'utilisation d'un micro-organisme, *Aspergillus niger*, a permis de réduire à quinze jours au lieu d'un an la fermentation de l'opium, procédé rapidement transposé à la production industrielle. De même, utilisant les

propriétés saccharifiantes d'*Amylomyces rouxii*, il fut possible d'améliorer la production d'alcool de riz « d'un immense intérêt fiscal pour la colonie ».

On ne peut que rapprocher du rôle joué par Calmette en Indochine, celui joué par deux autres contemporains, Alexandre Yersin, voyageur téméraire, organisateur génial, directeur de l'Institut Pasteur de Nha Trang, puis de Saïgon, découvreur du bacille de la peste, *Pasteurella pestis*, et Paul-Louis Simond, qui découvrit le rôle des puces dans la transmission de la peste.

Affaibli par la dysenterie, Calmette reçoit l'ordre de rentrer en France. Il arrive à Marseille le 15 juillet 1893, le jour où paraît à l'Officiel sa nomination de chevalier de la Légion d'Honneur, alors qu'il n'a que 30 ans. Il revient à l'Institut Pasteur de Paris, où il est accueilli chaleureusement par Emile Roux et Pasteur lui-même. Ne pouvant être mis hors cadre à la disposition de l'Institut Pasteur et étant sans solde, il devra accepter pour vivre un poste à mi-temps de Secrétaire du Conseil de Santé au Ministère des Colonies. Pendant deux ans, il y reprend les études entreprises en Indochine sur la physiologie des venins, la vaccination et la sérothérapie antivenimeuse, réussissant à préparer le premier sérum antivenimeux polyvalent. En collaboration avec A. Borrel et A. Yersin il contribue à la préparation des sérums contre la peste.

Calmette aura deux autres fils : Georges, second du nom, né à Paris en 1894, et André, qui naîtra à Lille, en 1898. La dernière année de sa vie, en juillet 1932, il écrira quelques feuillets demeurés inédits : « *Quelques notes sur ma vie et sur ma carrière pour mes fils et mes petits enfants* », témoignant de la part essentielle que sa famille eut toujours tout au long de sa vie.

A la suite de la visite d'une délégation du Conseil Municipal de Lille et des Services d'hygiène de la ville, menée par Géry Legrand, Pasteur et Roux confient à Calmette la mission de créer et d'organiser à Lille un institut de sérothérapie et de recherches. Il étudie les conditions matérielles et financières de ce projet et s'installe dans un laboratoire provisoire dans la Halle au Sucre. En 1899, est inauguré, en présence de Madame Pasteur et de ses enfants, l'Institut qui portera le nom de Pasteur, décédé en 1895, quatre ans auparavant. Calmette en devient le directeur.

En 1897, Calmette est rejoint par un vétérinaire, Camille Guérin. Ils obtiennent d'Edmond Nocard, dont Guérin a été l'assistant, une culture de mycobactérie bovine isolée d'une vache tuberculeuse en 1902. Par addition de bile de bœuf, ils obtiennent en 1908 une amélioration des cultures et, après 230 repiquages successifs, une atténuation de la virulence des souches. Ainsi inactivés, ces bacilles permettent de vacciner à partir de 1913 de jeunes bovins et des singes de différentes espèces. En 1914, Lille étant occupée, les génisses

furent réquisitionnées pour nourrir les troupes Allemandes. Calmette ne put qu'obtenir qu'avant leur consommation elles soient autopsiées afin de vérifier que malgré une exposition à des germes virulents elles étaient restées saines. Avant le début de la première guerre mondiale, Calmette avait été nommé adjoint du directeur du service de santé de la première région à Lille, chargé d'organiser les hôpitaux militaires auxiliaires. Pendant les quatre années d'occupation extrêmement dure subie par la ville, les recherches sur la vaccination contre la tuberculose furent interrompues faute d'animaux d'expérimentation, mais l'Institut Pasteur de Lille, pendant toute cette période, poursuivit la production des sérums et des vaccins nécessaires à la population.

Cette période de la vie d'Albert Calmette fut attristée par deux événements dramatiques. Le 16 mars 1914, son frère Gaston Calmette, directeur du Figaro, est assassiné par Madame Henriette Caillaux, seconde épouse du Ministre des Finances, Joseph Caillaux, connu pour avoir créé l'impôt sur le revenu et pour ses positions pacifistes vis-à-vis de l'Allemagne au moment de la crise d'Agadir. Dans une campagne orchestrée par Louis Barthou et Raymond Poincaré, le Figaro dénonça certaines malversations et publia plusieurs lettres de sa correspondance privée. Sa seconde épouse, craignant la publication d'une lettre révélant ses relations intimes avec le ministre durant son premier mariage, fit irruption dans le bureau de Gaston Calmette et tira six coups de feu dont quatre l'atteignirent. Transporté à la Clinique de Neuilly, Gaston Calmette touché à l'artère iliaque droite, succombait dans la nuit sur la table d'opération. Caillaux dut démissionner dès le lendemain, mais sa femme, plaçant le crime passionnel, fut acquittée le 27 juillet, précédant l'assassinat de Jaurès le 31 juillet et l'annonce de la mobilisation générale, le 1^{er} août 1914.

Le 2 août 1914, la mobilisation est décrétée. Calmette reprenant volontairement du service, est nommé adjoint du Directeur du Service de Santé de la 1^{ère} Région à Lille. Après d'intenses bombardements, les Allemands entrent dans Lille le 13 octobre. Calmette y reste pour assurer les soins aux blessés et à la population civile. « C'est ainsi que pendant les quatre dures années d'occupation allemande, je restais à mon poste de l'Institut Pasteur, m'efforçant de me rendre utile de toutes manières et j'ai conscience d'y être parvenu. Je dus subir de multiples vexations de la part des autorités militaires : perquisitions de jour et de nuit et violation de mon domicile, réquisitions de la plus grande partie du matériel de mon laboratoire et de mes objets personnels, enlèvement des cuivres, des ustensiles en nickel ou en bronze, des matelas de laine, etc. Rien ne me fut épargné. ». Le 11 janvier 1916, à 3 heures du matin, l'explosion des « Dix-huit ponts » fait plus d'une centaine de morts et détruit 706 maisons et 21 usines. Le 12 janvier 1918, son épouse Emilie est déportée comme otage en Allemagne et internée à Holzminden avec vingt-cinq autres femmes de notables lillois. Le récit que Calmette fait de son départ dans le livre

de Noël Bernard est poignant de tristesse et de courage. « Le matin du 12, en pleine nuit noire, nous nous acheminions vers le chemin de fer. C'est un calvaire qu'il nous faut gravir. Mais nous sommes vaillants tous les deux. Les dernières paroles d'au revoir, de bon courage, sont échangées sur le seuil extérieur de la gare... Le train s'ébranle à 9h30. De la passerelle Sainte Agnès où je me suis rendu avec mon fils André, nous le voyons passer tout près de nous. Emilie peut nous crier au revoir. Qu'advient-il maintenant de ces malheureuses femmes ? Nous nous décidons de rentrer à l'Institut Pasteur et je m'effondre sur un siège ne pouvant plus retenir mes larmes de douleur et de rage ». Le voyage en train dure 70 heures dans des compartiments sans chauffage. A leur arrivée, les otages sont accueillis par des huées, des cris et des jets de pierre par une foule hargneuse et ricanant. Il leur faudra marcher dans une côte enneigée de cinq kilomètres, entre la gare et le camp, par un froid de -13°. Elles arrivent à une heure du matin exténuées de fatigue et de froid. Réveillées chaque jour à 5h, elles n'ont pour toute nourriture qu'une soupe immangeable et 200g de pain noir. Ce ne sont que brimades, humiliations. Curieusement elles sont autorisées à garder leurs vêtements et une vie sociale s'organise. De nombreuses photos, prises par un otage qui tient boutique - Au violon – nous parviendront. Elles seront rapatriées en juillet, à la suite de la convention sur l'échange des prisonniers de guerre. Calmette dira alors : « Elle m'a été rendue dans un déplorable état de santé, ne pesant plus que 42kg alors que son poids normal était de 57kg. Son fils Georges fera toute la guerre dans l'artillerie.

Dès la fin de la guerre, Calmette et Guérin se remettent aux expérimentations sur la vaccination contre la tuberculose. La première vaccination humaine par le vaccin Bilié de Calmette et Guérin (BCG) eut lieu en juillet 1921, à l'hôpital de la Charité à Paris, sur un nouveau-né de trois jours, dont la mère était décédée de tuberculose. L'enfant reçut une dose de 6mg par voie orale, renouvelée au cinquième et septième jour. Elevé par sa grand-mère, elle-même tuberculeuse, l'enfant demeurait indemne. En 1928, 100.000 enfants, dont le petit-fils de Calmette avaient été vaccinés. Cette même année, Calmette publie chez Masson son ouvrage « La vaccination préventive contre la tuberculose par le BCG ».

Outre cette activité de recherche, Calmette entreprit très rapidement des actions de prévention sanitaire. Dans les années 1900, le taux de décès par tuberculose était à Lille de 300 pour 100.000 habitants par an. Le premier dispensaire de lutte contre la tuberculose, baptisé Dispensaire Emile Roux, sera ouvert à Lille en 1901. Calmette sera également à l'origine de la fondation de la Ligue du Nord contre la tuberculose et il sera le délégué du gouvernement français aux conférences sanitaires internationales et aux congrès internationaux pour l'étude de la tuberculose de 1901 à 1926. En 1920, il préside le premier congrès international de lutte contre la tuberculose.

En dehors de son action contre la tuberculose, Calmette se préoccupe de l'hygiène, en particulier de l'eau. Il sera à l'origine de la première station française d'épuration des eaux à La Madeleine et l'Institut Pasteur s'investira dès cette époque dans le contrôle de la qualité de l'eau. Emile Roux dira de Calmette, écologiste avant l'heure : « Par les résultats de cet énorme travail, Calmette a fait surgir en France une industrie sanitaire nouvelle. Il a contribué à l'assainissement des villes, des rivières polluées et à la protection des eaux de source ». Dès 1896, il est chargé de cours de bactériologie et thérapeutique expérimentale à la Faculté de Médecine de Lille où il poursuit des travaux sur l'ankylostomiase. Il publie en 1905 chez Masson, son livre « *L'ankylostomiase, anémie des mineurs* », en collaboration avec Maurice Breton, qui sera son successeur dans la chaire d'Hygiène et de Bactériologie de la Faculté de Médecine de Lille. Calmette y sera nommé Professeur Honoraire en 1914. Il exerce également des fonctions éditoriales au comité de rédaction des Annales de l'Institut Pasteur dont il deviendra directeur de la rédaction en 1919. Sa notoriété est telle qu'il est réclamé comme expert à de nombreuses reprises, lors d'une épidémie de peste à Porto en 1899, pour la création de l'Institut Pasteur d'Alger avec Edmond Sergent, où il se rendra à quatorze reprises de 1909 à 1912, et en 1910 pour une épidémie de choléra à Marseille.

Malgré son profond attachement à Lille, il accepte en 1918 sa nomination en tant que sous-directeur à l'Institut Pasteur de Paris, chargé de la direction du cours de bactériologie. Il ne prend ses fonctions à Paris qu'en juillet 1919, après avoir confié sa succession à la direction de l'Institut Pasteur de Lille à Louis Marmier. De 1919 à 1933, il reconstitue une équipe de travail sur le bacille tuberculeux et le BCG avec Guérin qui l'a rejoint à Paris. A partir de 1929, il participe à l'élaboration des plans d'un vaste laboratoire de recherche sur la tuberculose à l'Institut Pasteur, dont il prend possession en 1931.

Ces dernières années d'activité seront marquées par un drame qui l'affectera profondément : le procès de Lubeck qui se déroula du 10 octobre 1931 au 6 février 1932, que certains n'hésitèrent pas à appeler « Procès Calmette ». Pendant sa préparation au laboratoire des mycobactéries de cette ville, dirigé par Georg Deycke, du vaccin BCG fabriqué sur place, fut accidentellement contaminé par une souche virulente H29 de *Mycobacterium Tuberculosis*, souche Kiel, facilement identifiable en culture par son caractère pigmentaire, isolée d'une coxalgie tuberculeuse, cultivée dans les mêmes locaux. La culture de BCG, transmise gracieusement par l'Institut Pasteur de Paris à la demande du chef du service de santé de Lubeck, Ernst Alstaedt, fut transformée en vaccin dans un laboratoire où il n'existait pas de séparation entre les cultures vaccinales et les cultures de tuberculose infectieuse, par une infirmière très consciencieuse, Anna Schültze, mais non qualifiée en

bactériologie. Sur 256 enfants ayant reçu ce vaccin contaminé, 77 moururent et 130 furent atteints de tuberculose chronique. Par un heureux hasard, cette souche, isolée des enfants morts, avait la propriété de présenter une légère fluorescence verte qui la distinguait aisément du BCG. Deycke fut condamné le 6 février 1932 à deux ans de prison pour meurtre et atteinte corporelle par négligence, et Alstaedt à quinze mois de prison pour le même motif. Grâce à l'honnêteté et au courage de scientifiques Allemands, en particulier Bruno et Ludwig Lange, l'innocence du BCG fut finalement reconnue mais Calmette sortit très marqué psychologiquement et moralement par ce drame qui lui causèrent « des tortures morales dont personne ne peut s'imaginer l'atrocité ». Peu avant ce procès, le Conseil de Santé du Reich avait publié, le 28 février 1931, des directives d'éthique médicale appelées *Reichsrichtlinien*, basées sur le respect de la vie, l'évaluation minutieuse des préjudices humains en cas d'expérimentation d'un produit nouveau, l'accord du patient, la priorité de l'expérimentation sur l'animal et l'interdiction de profiter de l'infériorité sociale du patient. Ce procès illustra le principe qu' « une négligence éthique est à la base d'un délit pénal ».

Chevalier de la Légion d'Honneur en 1893, élu à l'Académie de Médecine en 1919, entré à l'Académie des Sciences en 1927, Calmette fut reconnu comme l'héritier de Pasteur et l'une des grandes figures médicales de son temps. De nombreux ouvrages ont été consacrés à sa vie et à son œuvre et de nombreux édifices publics portent son nom.

Le plus emblématique d'entre eux est sans doute l'Hôpital Albert Calmette de Lille, dont il signa lui-même l'acte de naissance le 6 mars 1928. Cet hôpital qui devait être entièrement dévolu au traitement de la tuberculose, connut dès son ouverture les années sombres d'une nouvelle occupation Allemande, avec ses destructions et sa renaissance, pour devenir, après la disparition progressive de la tuberculose, sous l'égide de Charles Gernez-Rieux, le haut lieu de la pneumologie lilloise et l'incubateur de nouvelles disciplines médicales comme l'hématologie, la néphrologie, la pédiatrie et la réanimation.

Albert Calmette est décédé à Paris, dans son appartement du 61 Boulevard des Invalides, le 29 octobre 1933, entouré de sa femme et de ses plus proches collaborateurs. Il repose selon ses vœux à Jouy-en-Josas, dans le parc de la villa Marguerite Bourget, avec sa femme Emilie qui l'a rejoint dans la mort le 17 septembre 1966 à l'âge de 102 ans.

Philippe SCHERPEREEL
Lille, le 12 décembre 2012

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

BERNARD N, NEGRE L. Albert Calmette, sa vie, son œuvre scientifique. Masson Edit., Paris 1939

BERNARD N. La vie et l'œuvre d'Albert Calmette 1863-1933, Editions Albin Michel Edit., 1961

GUYOT-JEANNIN C. Albert Calmette, médecin de la marine, en service aux îles Saint Pierre et Miquelon (1888-1890) Revue de la Société française des docteurs en Pharmacie. 1983; 68: 15-18

HUMANN S. Henriette Caillaux tira six fois. Valeurs Actuelles Actualités, 26 avril 2012

MILLELIRI J.M. Quand l'inventeur du BCG était au Gabon. Gabon Magazine 48-54. Med Trop 2011 ; 71 :233-5

SAENZ A, BOISVERT H. Correspondance inédite d'Albert Calmette. Société Française d'histoire de la Médecine. 419-427

SAENZ A., Calmette et le BCG. La Presse Médicale, Paris 1^{er} février 1964